

Sylvie Brunel

L'AFRIQUE

EST-ELLE SI BIEN PARTIE ?



Crédits photos couverture: Attacora (Bénin), 2012. (Sylvie Brunel)

Retrouvez nos ouvrages sur
www.scienceshumaines.com
www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion : Seuil

Distribution : Volumen

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2014**

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tel. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361062194

L'AFRIQUE

EST-ELLE SI BIEN PARTIE ?

Sylvie Brunel
Professeur à Paris-Sorbonne

Éditions
SCIENCES
HUMAINES

AVANT-PROPOS

L'Afrique est-elle si bien partie ?

L'ampleur de la croissance africaine signe le grand retour du continent, fort de ses ressources naturelles et de son nouveau marché de consommation, sur la scène internationale. Il existe désormais une Afrique émergente, porteuse de tous les espoirs, avec sa classe moyenne immense et ses progrès.

Mais ce redressement est-il durable ?

Jamais l'Afrique n'a été plus injuste : sa croissance économique s'accompagne d'un creusement des inégalités porteur de graves tensions. La grande pauvreté persiste, y compris dans les pays émergents. Les paysans se font déposséder de leurs terres. Les femmes et les enfants continuent à payer un lourd tribut à la maladie et leurs droits restent bafoués.

Pour rendre durable la croissance africaine, des politiques volontaristes de redistribution sont nécessaires. Certains pays obtiennent des résultats encourageants, y compris parmi les plus pauvres. Mais la plupart continuent de tolérer qu'un petit nombre se réserve le meilleur au détriment de l'immense majorité, négligeant leurs paysans et la jeunesse montante des villes. Les détournements et la prévarication privent d'avenir ceux qui n'appartiennent pas au cercle restreint des privilégiés.

Conséquence de ces injustices et de ce mépris, la rancœur grandit au cœur des villes, tandis qu'un foyer de tensions mine l'intérieur du continent. L'insécurité des confins déstabilise de nombreux pays, menace la paix et la croissance des littoraux arrimés à la mondialisation.

Chômage massif des jeunes, ampleur des laissés-pour-compte, violence latente, toujours prête à exploser face aux promesses non tenues, quête de faux prophètes et de boucs émissaires, l'Afrique émergente est assise sur une poudrière.

Comment transformer l'essai et rendre durable cette croissance si injuste et si mal répartie, tel est l'objet de ce livre.

Trois représentations de l'Afrique qui se chevauchent

54 pays, plus d'un milliard d'habitants, 30 millions de km², presque le quart des terres émergées, et surtout une image dans la mondialisation qui a radicalement changé : l'Afrique est devenue dans les médias le continent qui gagne.

Les publications la mettant à l'honneur en s'ébaudissant sur ses formidables taux de croissance se multiplient. Quel singulier renversement en quelques années ! Dans la dernière décennie du siècle précédent, l'Afrique restait en effet perçue comme une terre de désastre, dont Hermann Cohen, le secrétaire aux Affaires étrangères de Bill Clinton, disait au début des années 1990 qu'il fallait arrêter de jeter de l'argent dans ce « trou à rats », ajoutant que le continent aurait pu être rayé de la carte sans que la face du monde en ait été changée...

Le paradoxe africain réside dans le fait que cette image-là n'a pas totalement disparu, loin s'en faut : en 2014, qu'il s'agisse de la Centrafrique, du Soudan du Sud, du Sahel ou de la République démocratique du Congo, les discours alarmants sont toujours de mise.

Il existe ainsi trois représentations de l'Afrique qui se chevauchent et se superposent dans la mondialisation :

L'Afrique de la misère, en proie au chaos et à la désespérance, qui reste du ressort des interventions militaires et de la charité humanitaire, celle des réfugiés, des déplacés et de la prédation. Nier cette Afrique-là serait une grave erreur : près de la moitié de la population africaine vit toujours dans la grande pauvreté,

principalement en milieu rural et dans les pays en guerre. C'est l'Afrique de la faim, des désastres sanitaires, du manque d'accès à l'eau potable et à l'assainissement, de la violence, des viols, de la grande précarité et d'une forte vulnérabilité face aux aléas naturels, dont la densification démographique tend à exacerber l'impact. L'insécurité et le terrorisme restent une préoccupation majeure, non seulement des chefs d'État africains eux-mêmes, mais du reste du monde, qui voit grandir avec inquiétude une tache de chaos en plein Sahara que le renversement de Kadhafi en 2011 a exacerbée.

L'Afrique de l'exotisme, celle des parcs naturels et des populations « authentiques », perçue comme une immense réserve d'éléphants, où des touristes en nombre certes encore très limité (l'Afrique n'attire pour l'instant que 2 % du tourisme mondial, concentré dans un tout petit nombre de pays) mais en forte augmentation se précipitent pour photographier les villages de cases et les gorilles et admirer les fameux « *Big Five* », le lion, le léopard, le buffle, le rhinocéros, l'éléphant. La multiplication des parcs naturels, sous la surveillance sourcilieuse des grandes ONG de l'environnement, confronte le monde rural, qui ne possède pas ses terres, à la menace de la conservation. L'Occident manifeste ainsi à l'égard de l'Afrique ce que l'on pourrait appeler le « syndrome de Tarzan », qui consiste à cultiver la certitude de sa compétence gestionnaire face aux peuplades indigènes. La disparition de l'Union soviétique et la fin de la guerre froide en 1991 ont fait surgir une nouvelle conscience de la planète comme espace mondial que menacerait l'impéritie des hommes. Son corollaire, la religion du développement durable, brandit la menace de l'épuisement des ressources et sanctifie la biodiversité naturelle qui subsisterait encore dans les derniers territoires préservés de la souillure du développement. Dans ce cadre conceptuel, l'Afrique figure le paradis perdu et bénéficie de financements croissants, à travers des dispositifs tels que l'extension des aires

protégées, la protection des forêts tropicales, ou les crédits liés à la REDD (Réduction des émissions liées à la déforestation et à la dégradation). Les antagonismes entre l'approche sociale et économique, qui vise à relancer la productivité paysanne pour lutter contre la pauvreté et l'insécurité alimentaire dans les campagnes, et l'approche environnementale des territoires africains, où ce que la politologue Marie-Claude Smouts¹ qualifie d'« oligopole mondial de la conservation » est particulièrement actif, font de l'Afrique un exemple emblématique des contradictions du développement durable, dont les trois piliers antagonistes, produire, répartir, préserver, rendent souvent conflictuels l'usage des territoires et les stratégies d'acteurs.

L'Afrique émergente enfin. Une troisième Afrique est récemment apparue dans les représentations, celle d'un continent qui semble enfin être en train de décoller, avec des taux de croissance à deux chiffres et des investissements étrangers directs qui rappellent ceux de la Chine au début des années 2000, l'intégration de l'Afrique du Sud dans les fameux Brics, le renversement des flux de migrations entre Portugal et Angola, un désendettement exemplaire – 120 % du PIB en 2004, moins de 20 % du PIB en 2010 –, une classe moyenne équivalente à celle de l'Inde (300 millions de personnes), plus de 700 millions de téléphones portables en circulation... C'est la nouvelle majeure de ce nouveau siècle : les attributs de l'émergence semblent enfin réunis dans ce continent immense. Grenier potentiel du monde, futur atelier de la planète, avec un milliard de personnes qui ne demandent qu'à pouvoir travailler et consommer, enjeu géopolitique de premier plan dans l'accès aux matières premières, avec des gisements d'énergie et des réserves de terres sans égal, l'Afrique, qui dispose à elle seule non seulement du tiers des ressources naturelles mondiales mais aussi d'immenses espaces

1- Les références citées dans le texte sont précisées en fin d'ouvrage, dans la bibliographie générale.

apparemment vacants, semble cette fois « partie », et très bien partie. Disposer de la moitié des terres arables inemployées dans le monde est un atout précieux à l'heure où l'agriculture devient un secteur stratégique, alors que les rendements, encore très faibles – moins d'une tonne de céréales à l'hectare contre dix en France – laissent espérer un potentiel d'accroissement de la production qui pourrait mettre durablement le tiers de la population qui souffre toujours de la faim à l'abri de l'insécurité alimentaire.

Le continent africain présente ainsi l'immense avantage de disposer de ce qu'un de ses meilleurs connaisseurs, le banquier franco-bénois Lionel Zinsou, qualifie de « maîtrise des raretés », ce qui lui donne des avantages comparatifs exceptionnels dans la mondialisation.

Un excès d'optimisme ?

Encenser l'Afrique aujourd'hui paraît pourtant aussi excessif que l'accablement dont elle était hier l'objet. L'engouement qu'elle suscite est tout aussi caricatural que l'était le catastrophisme à tous crins des quinze ans qui ont suivi la fin de la guerre froide, avec l'effondrement en dominos de la plupart des États, minés par la crise de la dette, les rivalités politiques internes, l'instauration brutale du multipartisme sous l'influence des bailleurs de fonds, la baisse drastique de l'aide publique au développement. Car les lignes de faiblesse du continent demeurent, identiques à celles qui l'avaient mis à bas après l'euphorie post-indépendance. Et malgré la diversité extrême des situations et des pays, elles minent de l'intérieur la durabilité de la croissance africaine.

Tous ceux qui parcourent le continent le savent : l'ampleur des inégalités internes crée des tensions sociales fortes, avivées par l'essor des réseaux de communication et d'information, qui mettent directement en contact des univers autrefois cloisonnés. Les Africains « du dedans », principalement citadins, qui ont

accès à la mobilité choisie, autant à l'étranger que sur le continent même, et qui disposent des moyens de vivre comme leurs homologues du reste du monde, vivent sur une autre planète que ces « Africains du dehors » que sont les ruraux et les exclus des bidonvilles. Deux tiers de la population continuent de dépendre des ressources naturelles. Or le réservoir rural s'accroît plus rapidement que les villes, malgré la croissance rapide de ces dernières. 500 millions de paysans manquent de tout et vivent dans l'insécurité foncière et économique, à la merci des caprices du ciel, aggravés par le changement climatique. Dans les villes, des milliers de jeunes cherchent désespérément un emploi. Et les familles continuent de faire des enfants pour pallier l'absence de systèmes de protection sociale et le lourd tribut payé à la mortalité immense des moins de cinq ans.

Le chaudron démographique bouillonne² ainsi dans un continent où l'urbanisation accélérée constitue plus le symptôme des difficultés agricoles que la conséquence de la modernisation agraire. Alors que l'explosion démographique de l'Europe au XIX^e siècle s'est traduite par le départ de 50 millions de migrants, cette soupape de sécurité est refusée à une Afrique en voie de densification rapide. Dans les villes, où deux tiers de la population a moins de vingt-cinq ans, les jeunes rongent leur frein. Le secteur informel fournit toujours deux tiers des emplois. La pauvreté côtoie au quotidien l'insolente richesse des nantis qui bunkérisent leurs privilèges dans les beaux quartiers. La rancœur des laissés-pour-compte les rend prompts à enfourcher toutes les révoltes. Dans les campagnes, l'insécurité alimentaire précarise des millions de personnes qui ne demanderaient qu'à saisir les opportunités économiques... si elles leur étaient offertes.

Mais voilà, dans trop de pays encore, la corruption et le clientélisme minent les perspectives de développement durable :

2- Un cahier central propose un certain nombre de cartes et schémas qui présentent l'Afrique sous différents aspects.

une part significative des financements abondamment déversés sur l'Afrique continue d'être détournée au profit d'une élite qui cumule tous les privilèges. La diplomatie climatique et la sanctuarisation des territoires au nom de l'urgence écologique, un discours qui plaît tant aux Occidentaux qu'ils sont prêts à vitrifier le continent à grands frais – sauf lorsqu'il s'agit d'exploiter le pétrole –, justifient le déploiement d'un discours victimaire qui conduit à rejeter sur l'extérieur et le passé la responsabilité des erreurs de gestion interne. Hier perçue comme un recours, la Chine subit à son tour l'ostracisme et les accusations de pillage, comme s'il fallait à tout prix trouver des boucs émissaires.

Le poids des choix effectués

En 1962, René Dumont prophétisait dans un ouvrage publié au Seuil et qui a été réédité en 2012 que *l'Afrique noire était mal partie*. Il avait perçu, derrière les grands discours de progrès, la pluviosité abondante et l'euphorie de la construction des jeunes nations africaines, les lignes de faiblesse qui minaient ces dernières : négligence à l'égard des paysans, aspirations rivales au leadership, fragilité des frontières, poids des bureaucraties... Les illusions messianiques ne risquaient-elles pas de se fracasser sur la réalité peu glorieuse du faible niveau de formation des élites – la colonisation avait façonné des exécutants, n'envoyant à l'université que quelques rares « évolués » ? Les concurrences féroces entre des territoires trop exigus pour être viables ne compromettaient-elles pas l'avenir, dans un continent balkanisé par un découpage fondé sur des critères de souverainetés européennes concurrentes ?

Un demi-siècle plus tard, les mêmes lignes de faiblesse demeurent : les paysans sont toujours aussi mal traités, les bureaucraties plus lourdes que jamais, malgré l'éphémère désertisation lors de la crise de la dette ; face à une démographie galopante (+2,6 % par an), les villes absorbent de façon illusoire

le trop plein de main-d'œuvre sans pouvoir offrir un avenir à ces millions de jeunes qui arrivent chaque année sur le marché du travail et rechignent à repartir dans les campagnes, où les excès du climat pèsent plus lourd que par le passé parce qu'elles se sont densifiées sans vraiment se moderniser.

Alors l'Afrique est-elle si bien partie?

Est-elle si bien partie quand la manne des financements, quels qu'ils soient, se déverse de façon aussi inégale? Sera-t-elle capable de mettre en œuvre des politiques sociales dignes de ce nom, celles qui ont permis de bâtir des États-providence dans les pays développés, au lieu d'exploiter la rente humanitaire? Pourra-t-elle mettre réellement en œuvre le panafricanisme, si exalté dans les discours de ses dirigeants, mais rarement appliqué sur le terrain, surtout quand il s'agit de dépêcher des forces africaines d'interposition armées pour empêcher la contagion de certains conflits? Il ne faut pas oublier que l'Afrique reste fondamentalement un continent riche peuplé de pauvres, où chaque aléa naturel fonctionne comme un révélateur des dysfonctionnements politiques.

Trop souvent invoquées pour justifier toutes les errances d'aujourd'hui, la traite et la colonisation, aussi controversées et douloureuses qu'elles aient pu être, ne peuvent plus, plus de soixante ans (deux générations!) après les indépendances, servir à justifier les situations actuelles: à l'image de ce qui s'est passé dans les autres régions, ce sont d'abord les choix effectués qui déterminent les destins contrastés des 54 pays africains. La Côte d'Ivoire et la Corée du Sud, le Nigeria et l'Indonésie, dans les années 1970, présentaient les mêmes indicateurs économiques et sociaux. Le rapport Pearson, produit par la Banque mondiale en 1969, qualifiait même la Corée du Sud d'indéveloppable, contrairement à la Corée du Nord qui avait conservé sur son territoire les ressources minières et le potentiel industriel. Quarante ans plus tard, Indonésie et Corée du Sud sont émergents, voire émergés et même convergents dans le cas de la seconde, dont le

niveau de vie est celui de l'Occident développé. Les autres ont régressé. Le pétrole a tué l'agriculture du Nigeria, quand il a été la providence de l'Indonésie, qui a profité de cette manne pour s'industrialiser. L'absence de ressources naturelles a conduit la Corée du Sud à miser sur la qualification de sa main-d'œuvre pour rattraper à marche forcée son retard. Pays-atelier de l'Occident, elle a su remonter la filière industrielle tout en renforçant son marché intérieur. Certes, elle a été massivement aidée, mais l'Afrique aussi. Et elle a subi une colonisation au moins aussi violente. En Côte d'Ivoire, les choix visionnaires de Félix Houphouët-Boigny – « la révolution est un mot qui a un r de trop, il nous faut évoluer, c'est notre pauvreté qui fera notre richesse » – n'ont pas résisté à la logique de la consommation à outrance et de l'endettement excessif. Le miracle ivoirien s'est mué en mirage dans les années 1980, puis en naufrage quand les affrontements pour le pouvoir ont ruiné le pays. Il se remet aujourd'hui lentement d'une guerre civile qui a duré dix ans et laissé ouvertes bien des plaies, nationalité, ivoirité, question foncière, tensions dans les campagnes, insécurité des périphéries. Est-ce le poids de l'histoire qui explique les différences de trajectoire ? Non, les choix effectués.

Les 50 Afriques

Certes parler de « l'Afrique » est aussi mensonger que réducteur : il existe bien des Afriques, aux personnalités et aux trajectoires opposées. Il y a trente-cinq ans, en 1978, Hervé Bourges et Claude Vauthier titraient leur œuvre en deux tomes, *Les 50 Afriques*. Ignorer les différences régionales, climatiques, humaines dans un continent qui occupe le quart des terres émergées serait une erreur géographique majeure. L'Afrique, ce sont les géants géographiques que sont l'Algérie méditerranéenne et saharienne, 2,4 millions de km², ou la République démocratique du Congo (RDC), 2,3 millions de km², le géant démographique qu'est le

Nigeria équatorial et tropical humide, 170 millions d'habitants, mais aussi les petites îles de Sao Tome et Principe, 200 000 habitants, du Cap Vert 500 000 habitants, des Comores, 900 000. L'Afrique réunit à la fois l'Afrique du Sud, pays émergent, dont le climat au Cap rappelle celui de l'Europe, un PNB de près de 400 milliards de dollars et un revenu par habitant de 12 000 dollars, mais aussi la RDC équatoriale, dont le revenu par habitant ne dépasse pas 400 dollars, l'Érythrée semi-aride et le Burundi des grands lacs, où il reste inférieur à 500 dollars...

Sur le plan géopolitique pourtant, il n'en reste pas moins qu'un continent bien individualisé a choisi de créer en 1963 une « Organisation de l'unité africaine », devenue Union africaine en 2002, dont il a fêté les cinquante ans en 2013. Et que ce continent réaffirme aujourd'hui sa place dans la mondialisation après avoir connu l'exploitation, l'éclipse et la marginalisation.

Ce livre fait donc le point sur l'Afrique du premier tiers du XXI^e siècle, en essayant de traiter les questions abordées de la façon la plus synthétique et la plus accessible possible. Son propos est de fournir à l'aune de l'insertion de l'Afrique dans la mondialisation et des grands enjeux du développement durable une grille d'analyse claire d'un continent compliqué, où les paradoxes et les exceptions abondent.

Il est des sujets qui suscitent plus de passion que d'autres. Les cavaliers sont tous persuadés de détenir la vérité quant à leur science équestre et jugent impitoyablement ceux qui utilisent d'autres méthodes que les leurs. Ceux qui travaillent dans une ONG se sentent dépositaires des valeurs humanitaires et ne supportent pas que des personnes extérieures osent la critiquer (de l'intérieur en revanche, les jugements les plus impitoyables peuvent être proférés, mais seulement à huis clos et entre soi). Évidemment, les certitudes concernant la foi et les convictions politiques ne tolèrent aucune contestation. L'Histoire est pavée des abominations que ces certitudes ont engendrées, avec une

cruauté d'autant plus absurde que les croyances au nom desquelles il était jugé légitime d'exterminer se révélaient généralement fluctuantes et provisoires.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, l'Afrique appartient au même registre. Celui de l'émotion et de la profession de foi. Nul autre continent ne déchaîne autant de passions et d'affrontements. Il y a ceux qui « connaissent l'Afrique », ceux qui « aiment l'Afrique », et prétendent tout connaître à son sujet. Et les autres, à qui tout droit de s'exprimer est dénié. Les premiers y ont généralement vécu. Toute leur vie pour les « vieux Africains ». Quelques années pour les expatriés et les coopérants humanitaires. Le résultat est le même : personne n'a le droit de donner un avis différent du leur, forcément vrai puisque frappé du sceau de l'expérience.

Pourtant, ceux qui prétendent tout savoir de l'Afrique parce qu'ils ont passé de longues années au Sénégal, au Gabon ou en Côte d'Ivoire, ne la connaissent pas plus que ceux qui ont vécu à Monrovia, Kampala ou Lilongwe. Les premiers connaissent une parcelle de l'Afrique, celle de l'espace francophone, encore très lié à l'histoire de la colonisation française. Les seconds ont une autre pratique de l'Afrique, une autre expérience. Ils ne racontent pas la même histoire, ils ne parlent pas le même langage.

Ce n'est pas un hasard si, au sein de la si mal nommée Union africaine, les chefs d'État du continent parviennent rarement à s'entendre pour lancer des actions collectives et unifiées. Ce n'est pas un hasard si l'intégration régionale n'a jamais marché, même à l'échelle des sous-régions que sont l'Afrique occidentale, l'Afrique centrale, l'Afrique orientale, l'Afrique du nord, l'Afrique australe : l'Afrique n'existe pas, sauf en tant qu'ensemble géologique.

Il faut en effet rappeler une évidence : la totalité des territoires des États-Unis, de la Chine, de l'Inde et d'une grande partie de l'Europe tiennent tous dans la superficie de la seule Afrique, qui représente à elle seule près du quart des terres émergées. Ce n'est

pas parce que l'ancien continent du Gondwana s'est, à cet endroit précis de la terre, détaché de l'Amérique latine et de l'Inde il y a cent soixante millions d'années, formant ce socle géologique massif et très peu indenté qui s'appelle l'Afrique aujourd'hui, qu'il existe une civilisation africaine, une unité africaine. Si le rift qui court de l'Afrique du Sud à la Somalie en passant par les Grands Lacs avait été un peu plus actif, les territoires orientaux feraient aujourd'hui partie du Moyen-Orient. Si la Méditerranée ne s'était pas ouverte, l'Afrique du Nord serait toujours étroitement liée à l'Europe, comme elle l'était au moment de l'Empire romain : il y a moins de distance entre l'Espagne et le Maroc au niveau du détroit de Gibraltar (14 kilomètres!), qu'entre la France et la Corse, ou entre l'Italie et la Sardaigne. Rattacher l'Afrique du Nord à l'Afrique subsaharienne peut paraître aussi incongru que rattacher la Corse à la France.

Une vision de comptoir

Mais voilà : la politique et l'histoire prennent le pas sur la géographie. Quand on franchit la Méditerranée, on pose le pied en Afrique. Quand on atterrit dans ce grand hub mondial qu'est Johannesburg, on est en Afrique. L'Afrique présente une unité, celle que les représentations extérieures lui donnent, celle dans laquelle les constructions théoriques l'enferment. Cette unité vient de ce qu'elle a été longtemps perçue comme à l'écart du monde – même si en réalité ses marchands et ses pèlerins la sillonnaient depuis longtemps –, d'avoir subi la traite européenne – même si en réalité elle pratiquait elle-même l'esclavage depuis bien longtemps et le pratique toujours –, d'avoir été colonisée par les puissances européennes, qui l'ont perçue, au sud du Sahara, comme une *terra incognita* sans histoire et sans écriture, dont les habitants nourrissaient d'étranges croyances et se caractérisaient par une couleur de peau si différente qu'il a fallu plusieurs siècles pour que soit reconnue leur nature humaine. Des marchandises,

des meubles, du bois d'ébène. Il est bien connu que tous ceux qui veulent instrumentaliser et nier leurs semblables commencent par nier leur humanité.

L'Afrique a subi le préjudice de n'avoir pas été connue, donc de n'avoir pas été comprise. Longtemps, elle s'est résumée, pour les civilisations conquérantes d'alors, celles de l'Europe, à quelques rivages, quelques comptoirs. Il y a un siècle seulement que l'intérieur du continent a été exploré ! Et son inventaire faunistique, botanique, géologique... voire humain est loin d'être achevé. Cet enclavement des représentations a accrédité l'idée d'un continent uniforme, toujours dans l'enfance (alors que, comme le note mon collègue Christian Grataloup dans ses nombreux et remarquables livres, l'Asie, elle, était toujours représentée sous les traits d'un vieillard). Un continent immature, dont les reliefs côtiers, les fleuves barrés de rapides infranchissables, l'hostilité des autochtones et le climat terrible, producteurs de miasmes et de fièvres, défendaient l'accès. Un monde inconnu et mystérieux, ce qui autorisait tous les fantasmes : ces peuplades ne connaissaient pas la civilisation, elles vivaient au jour le jour, sans livres, sans architecture remarquable, sans villes, à peine nourries d'une agriculture archaïque, entourées de bêtes sauvages et d'insectes meurtriers, cernées de fantômes et de croyances dont les esprits rationnels et cartésiens se gaussaient. Il fallait les mettre au travail – la chicote, le travail forcé et la capitation, cet impôt par tête, qui obligeait à cultiver pour vendre –, leur apprendre quelques rudiments de civilisation – en choisissant prudemment quelques évolués, laissant les autres réduits à l'état de force de travail, utilisés comme chair à canon, comme porteurs et main-d'œuvre sans valeur. Cette Afrique-là n'était que l'arrière-cour du monde, le terrain de jeu des Occidentaux en quête de dépaysement (les grands safaris de chasse), de cobayes (toutes les expérimentations possibles, des armes aux tâtonnements médicaux), de ressources tropicales, de profondeur stratégique. Ah !

les empires roses et bleus des cartes de géographies. Avec mépris, avec condescendance, les Européens promouvaient quelques chefaillons, à qui ils remettaient un sceptre certes en chocolat, mais qui pouvait néanmoins tuer, à condition que la créature continue d'obéir aveuglément à celui qui l'avait faite roi.

Et puis l'Afrique s'est libérée. Au début, malgré le charisme des grandes figures de l'émancipation, N'Krumah, Sékou Touré, Nasser, Bourguiba, Lumumba, Sélassié, Senghor, Houphouët-Boigny, personne n'a vraiment cru à son indépendance... La belle fable! Tant de chefs d'État n'étaient arrivés au pouvoir que par la grâce des anciens maîtres, qui avaient octroyé l'indépendance en échange de l'allégeance et de l'accès garanti aux ressources du sol et du sous-sol. Le monde se gaussait des généraux d'opérette, des dictateurs galonnés et obtus, du décorum excessif et ridicule dans lequel ils se complaisaient. Les massacres et les famines faisaient partie du spectacle. L'Occident tirait les fils de ses marionnettes.

La montée du pouvoir africain

Et puis la donne a changé. Las d'être pris pour des imbéciles et des faibles, les chefs d'État africains se sont émancipés de ces anciens tuteurs, dont rien ne justifiait la supériorité autoproclamée. Les élites ont envoyé leurs enfants dans les meilleures écoles. Ils ont reconsidéré l'histoire, toujours à sens unique, le discours, toujours infantilisant. Ils ont pris en main les rênes de leur histoire, réaffirmé la force et le rayonnement de leurs civilisations trop longtemps ignorées, et réalisé que, désormais, les cartes leur appartenaient. Le reste du monde les courtisait pour la richesse inouïe de leurs territoires, leur position stratégique unique sur les grandes routes maritimes du monde, la jeunesse et la vitalité de leur population.

Désormais, l'Afrique existe à part entière sur la carte du monde. Elle est ce continent massif, incroyablement bien doté de

ressources en tous genres, dont 54 pays se partagent l'immense territoire. Les grandes routes maritimes stratégiques, celles qui irriguent le commerce mondial, transportent le précieux pétrole et toutes les marchandises dont sont avides les pays riches, doivent la longer, la contourner, s'exposant aux assauts que lancent depuis ses côtes de modernes pirates. Des politiques qui seront ou non adoptées en son sein dépendra une partie du changement climatique, donc la marche du monde : l'Afrique ne possède-t-elle pas le plus important massif forestier de la planète, avec l'Amazonie ? Les plus grandes opportunités en termes de ressources renouvelables et de minerais rares ? Le milliard d'hommes qui l'habitent et dont le nombre doublera en l'espace d'une génération, phénomène unique désormais dans la marche de l'humanité, disposera d'un pouvoir sans équivalent ailleurs : celui que donnent la jeunesse, le pouvoir d'achat et l'envie. L'envie de vivre différemment, le désir de sortir de la pauvreté et d'inventer de nouveaux chemins pour tracer son sillon au sein d'une humanité gavée et vieillissante.

Cette Afrique-là peut apparaître menaçante à ceux qui édifient des murs pour s'en protéger. Elle paie pour l'instant un terrible tribut à la défiance qu'elle suscite, celui de ses milliers de noyés dans la Méditerranée et l'Atlantique et de ses milliers de clandestins maltraités au royaume des nantis. Mais elle dispose aussi d'une arme redoutable : l'avenir lui appartient. Tandis que le vieux monde sombre dans une crise de sénescence, elle s'éveille au contraire et entame son développement.

Le décollage africain a ainsi quelque chose de prodigieux par sa rapidité, la métamorphose accélérée des villes, l'émergence de grandes entreprises, de grandes universités, l'affirmation d'un « pouvoir africain » sur la scène internationale.

Pourtant, ce développement est menacé par un grave danger : le manque d'équité. La croissance économique ne profite qu'à une minorité tout en faisant flamber le coût de la vie pour tous.